



CINÉMA[s]
LE FRANCE
www.abc-lefrance.com

WATER

DE DEEPA MEHTA

FICHE TECHNIQUE

INDE - 2005 - 1h57

Réalisation & scénario :
Deepa Mehta

Image :
Giles Nuttgens

Montage :
Colin Monie

Décors :
Dilip Mehta

Interprètes :
Seema Biswas
(Shakuntula)
Lisa Ray
(Kalyani)
John Abraham
(Narayan)
Sarala
(Chuyia)
Kulbushan Kharbanda
(Sadamanda)
Waheeda Rehman
(Bhagwati)
Raghuvir Yadav
(Gulabi)
Vinay Pathak
(Rabindra)



SYNOPSIS Le film se déroule dans l'Inde coloniale de 1938, au moment où Gandhi arrive au pouvoir. L'histoire commence le jour où Chuyia, âgée de 7 ans, perd son mari et est envoyée dans une maison où les veuves hindoues vivent en pénitence. Agées de 18 à 80 ans, ces femmes «paria» à la tête rasée, mendient pour manger et passent leur temps à prier en attendant la mort. L'arrivée de cette enfant curieuse et innocente va affecter la vie des autres résidentes. Et notamment celle de Kalyani, une belle veuve qui tombe amoureuse de Narayan, un jeune idéaliste, disciple de Gandhi. Peu à peu, la présence de Chuyia va ébranler tout ce qu'elles se sont résignées à accepter et les pousser à se révolter contre la tyrannie de ce mode de vie dépassé et controversé.

Water de Deepa Mehta est un film magnifique. Le jeu de toutes les actrices de la Maison des veuves est exceptionnel : intimiste, douloureux, blessé, tendre, brutal. Le lyrisme fluide de la caméra provoque un troublant contraste avec les difficultés arides rencontrées par les personnages. Le film a des choses sérieuses et ambitieuses à dire sur l'écrasement des femmes par des dogmes sociaux et religieux atrophiés. Mais, et c'est tout à son honneur, le film raconte cette histoire de l'intérieur, accentuant ainsi le drame humain de leur existence, et nous touchant droit au cœur.

Salman Rushdie



CRITIQUE

(...) La cinéaste Deepa Mehta a donné à ce portrait d'enfant une vérité intemporelle, refusant de céder aux menaces des fondamentalistes hindous qui avaient réussi à interrompre le tournage de son film, qu'elle dut repousser pendant plusieurs années. Le sort des veuves est encore un sujet tabou dans l'Inde d'aujourd'hui, et on sent ici la détermination d'une femme qui, avec sa caméra, défie l'immobilisme. Mais **Water** est aussi un film charmant, où se développe une histoire d'amour entre une jeune veuve, dont Chuyia est devenue l'amie, et un intellectuel progressiste qui a succombé à sa beauté.

Réalisme et romantisme font bon ménage pour la cinéaste, qui mène des combats politiques dans son pays, tout en réalisant à l'occasion des épisodes de la série télé américaine **Les Chroniques du jeune Indiana Jones**. Il s'agit pour elle de toucher un large public, mais aussi de l'interpeller, et elle y parvient en se servant du lyrisme bollywoodien pour habiller une histoire dont la violence crue finira par surgir. Les armes du mélodrame seront alors les plus justes. Sous ces images séduisantes, faciles, un désespoir traverse **Water** et résonne comme un cri d'alarme.

Frédéric Strauss
Télérama - 6 septembre 2006

Après avoir dévoilé les pièges des mariages arrangés et pointé

le tabou planant autour de l'homosexualité en Inde dans **Fire**, en 1996, après avoir observé les conséquences de la partition indo-pakistanaise de 1947 dans **Earth**, deux ans plus tard, c'est désormais la condition misérable des veuves hindoues que dénonce la cinéaste Deepa Mehta, née à Amritsar (Inde) en 1950 et installée à Toronto depuis 1973. **Water**, dernier volet d'une trilogie «indienne», soulève une nouvelle fois les questions universelles de l'identité, de la voix personnelle et de la tradition. (...) Il est essentiel, pour Deepa Mehta, de «raconter la réalité de l'Inde, particulièrement quand l'extraordinaire mutation du pays en superpuissance économique accentue les inégalités sociales et les nombreux dysfonctionnements». «Quand un pays grandit, ajoute-t-elle, j'estime qu'il a le droit de se regarder le faire ; le cinéma est un miroir comme un autre (...)»

Si la réalisatrice plante son décor dans la société coloniale de 1938, c'est qu'à cette époque, les mariages d'enfants étaient encore très répandus bien qu'interdits depuis les années 20. Si, d'autre part, elle choisit de raconter le destin malheureux des veuves hindoues en peignant celui d'une petite fille, c'est afin de montrer «à travers un regard innocent» comment l'apôtre de la non-violence Gandhi, en 1938 déjà, prêchait pour libérer les femmes de coutumes inhumaines, contraires aux droits les plus élémentaires, et comment la montée en puissance des fondamentalistes hindous demeure un sujet

préoccupant.

Soixante ans après la partition de l'Inde et la mise en vigueur de nouvelles lois, des dizaines de millions de veuves sont encore abandonnées à leur sort. Les textes religieux stipulent que seule «la femme vertueuse demeurée chaste après la mort de son mari va au paradis». Comme elles représentent un fardeau financier pour leurs familles, les veuves sont reléguées dans des ashrams. Là, vêtues de blanc, le crâne rasé, ces «parias» attendent la mort dans la prière et la mendicité.

«Les enfants ne savent pas comment fonctionnent les lois et sont pourtant des juges acerbes. Ils sont intelligents, honnêtes et cruels à la fois. Observer la fracture d'un pays, sa misère politique, ses factions religieuses à travers les bouleversements que l'arrivée d'une fillette insouciant et directe pouvait déclencher au sein d'un groupe de solitudes résignées me paraissait donc intéressant.» La cinéaste raconte les difficultés que lui a coûtées son «témoignage» : quelques semaines après le début du tournage en 2000, «de violentes manifestations de fondamentalistes Shiv Sainiks [extrême droite] ont éclaté à Bénarès», sur les bords du Gange, «les décors ont été jetés à la rivière, mon effigie brûlée. On accusait **Water** d'être anti-hindou, on dénonçait le film alors que personne n'avait lu le scénario».

Entre l'intensification des protestations, l'escalade de la violence et les menaces de mort, la production s'est vue interrompue pendant quatre ans avant de trouver



asile au Sri Lanka. Devenu mission presque impossible, le film s'est mué en mission personnelle. Accomplie enfin. Et prodigieusement. La photo de Gilles Nuttgens très belle, si simple rappelle, par ses lumières naturelles provenant le plus souvent de sources secondaires, certains tableaux de Fantin-Latour. Le film entier d'ailleurs procède d'une succession de tableaux, envoûtants, hypnotiques, parfaits. Ici, des arbres centenaires aux allures de dinosaures ; là, des étals d'épices chatoyants.

Les teintes contrastées réveillent aussi l'odorat. Tandis que les murs sombres et moites de l'ashram suintent la mort, dehors, le bleu, le blanc et l'orange des rives du fleuve sacré débordent de vie. «Nous tournions tôt le matin ou tard le soir pour éviter la dureté de la lumière tropicale et utiliser l'humidité ambiante à ces heures.» Vaporeuses, éthérées, ces images disent la tyrannie de l'enfermement.

La caméra, fluide, dessine, enveloppe, accompagne ces personnages de recluses oubliées. Parmi les quatorze actrices, il y a Seema Biswas (dans un registre intimiste), Lisa Ray (belle à mourir, toute en tendresse), et surtout l'enfant pakistanaise Sarala, charisme affolant de boute-en-train à l'optimisme communicatif. «J'ai eu une chance remarquable de trouver une enfant aussi pure, aussi intouchée par les effets ravageurs, pour le jeu, du cinéma Bollywood», explique la réalisatrice.

Ella Marder

Libération 6 septembre 2006

NOTES DE LA RÉALISATRICE

Inspirations

Certaines images s'inscrivent de façon indélébile dans nos esprits. L'une des images qui me poursuit depuis 10 ans, est celle d'une veuve hindoue de la Ville Sainte de Varanasi en Inde. Pliée comme une crevette, le corps desséché par l'âge, les cheveux blancs rasés très court, elle a détalé à quatre pattes, cherchant furieusement quelque chose qu'elle avait perdu sur les marches du Gange. Sa détresse était visible tandis qu'elle cherchait parmi la foule des premiers pèlerins du matin. Personne ne lui prêtait attention, pas même lorsqu'elle s'est assise pour pleurer, n'ayant pas réussi à retrouver ce qu'elle avait perdu. C'est l'image de cette veuve, accroupie, les bras étendus sur ses genoux, la tête courbée en signe de défaite, qui s'est imprimée dans mon esprit et m'a donné l'idée d'un scénario qui, 10 ans plus tard, est devenu le film **Water**. Bien qu'Hindoue moi-même, ces veuves m'apparaissaient un peu comme une anomalie, jusqu'à ce que je commence mes recherches pour **Water**. Leur condition m'a énormément émue. Ces femmes mènent leurs vies selon les préceptes d'un texte religieux datant de presque 2000 ans.

Tournage, tension et protestation

En l'an 2000, après approbation du scénario par le gouvernement indien et armés de toutes les autorisations requises, nous avons rassemblé l'équipe tech-

nique et artistique de **Water** à Varanasi. Après 6 semaines de pré-production, nous avons commencé le tournage sur les rives du Gange. Nous n'aurions jamais pu imaginer ce qui allait se passer. Une nuit, de violentes manifestations des fondamentalistes hindous ont éclaté dans la ville. Les décors ont été jetés dans la rivière, mon effigie brûlée, les protestataires ont défilé dans les rues de Varanasi, justifiant leurs actes en accusant **Water** d'être anti-hindou, dénonçant le film et sa description des veuves hindoues. (...) Entre l'intensification des protestations, l'escalade de la violence et les menaces de mort, nous avons dû interrompre la production.

Water est alors devenu une mission personnelle, mais il a fallu 4 ans avant que David Hamilton, le producteur, et moi-même puissions ressusciter le projet au Sri Lanka. Prendre le risque de retourner le film en Inde aurait été dangereux et imprudent.

Changement de casting et tournage au Sri Lanka

J'ai dû refaire tout le casting. La lumineuse Nandita Das, actrice principale de **Fire** et **Earth**, a dû être remplacée par la jeune Lisa Ray. Seema Biswas, connue pour son rôle dans **Bandit Queen**, a accepté de jouer Shakuntala à la place de Shabana Azmi'as. Pour le rôle de Chuyia, j'ai découvert une petite fille au Sri Lanka qui n'avait aucune expérience de la caméra mais était très «naturelle»... Elle a été incroyable.

Tourner au Sri Lanka a été un bon-



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



heur après l'horrible expérience de Varanasi.

Giles Nuttgens était à nouveau derrière la caméra, comme pour **Fire** et **Earth**. Je pense que Giles est extrêmement doué. Dilip Mehta, mon frère, a réalisé les décors. Recréer l'Inde au Sri Lanka était une tâche intimidante. Nous avons décidé de ne même pas essayer de reproduire Varanasi. Le faire aurait signifié exploser le budget. Colin Monie a monté le film à Toronto. J'avais vu **The Magdalene Sisters**, qu'il avait monté et senti qu'il avait le bon équilibre de sensibilité et de passion.

Opération accomplie

Maintenant que le film est terminé, je peux regarder en arrière le chemin parcouru. L'angoisse, les menaces de mort, les politiques, l'affreux visage du fanatisme religieux... : nous en avons fait l'expérience. Est ce que cela en valait la peine ? je m'interroge souvent... Alors l'image d'une veuve aperçue 10 ans plus tôt me revient à l'esprit, je la revois assise sur les marches du Gange, sa bouche édentée laissant échapper les sons du désespoir. J'ai découvert plus tard qu'elle avait perdu son unique paire de lunettes. Sans elles, elle était à moitié aveugle.

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

Deepa Mehta est née en 1950 à Amritsar en Inde et est diplômée

en philosophie de l'Université de New Delhi. En 1991, elle produit et réalise son premier long métrage **Sam & Moi**, qui remporte une mention honorable dans la catégorie Caméra d'or au Festival international du film de Cannes. Cette œuvre, comme plusieurs de ses derniers films, est à la fois un film profondément personnel et dont le contenu affectif est universel. Grâce au succès de **Sam & Moi**, elle reçoit des offres pour réaliser deux épisodes de la série télévisée de George Lucas intitulée **Les chroniques du jeune Indiana Jones** et le film à gros budget **Camilla** (1994), coproduction Canada/UK avec Jessica Tandy et Bridget Fonda. En 1995, elle produit, écrit et réalise **Fire**, son troisième film de fiction. Bien accueilli par la critique et le public, ce film est présenté dans de nombreux festivals internationaux (Festival international du film de Toronto, New York, Vancouver, Chicago etc...) et remporte plusieurs prix. Les critiques attribuent en partie le grand succès de **Fire** à la capacité de Deepa Mehta à faire éprouver au spectateur de l'empathie par-delà les frontières culturelles. **Earth**, tourné à New Delhi, en Janvier 1998 est une adaptation du roman *Cracking India*, de Bapsi Sidhwa. C'est le second film de la trilogie des éléments de Mehta : **Fire**, **Earth** and **Water**. Présenté en avant-première mondiale au Festival du Film de Toronto en 1998, le film fut accueilli par une standing ovation et les acclamations de la critique. **Earth** a

notamment remporté le Prix Première du Public au Festival du film Asiatique de Deauville en Mars 1999. Deepa Mehta réalise ensuite **Bollywood/Hollywood**. Puis en 2003, elle co-écrit et réalise **Republic of Love**, avec Bruce Greenwood et Amelia Fox, une adaptation du roman éponyme de Carol Shields.

La même année, Deepa Mehta remporte la prestigieuse récompense CineAsia "Best Director" Award, remise à Steven Spielberg en 2002. **Water** est le dernier film de sa trilogie.

www.films-sans-frontieres.fr

FILMOGRAPHIE

Séries télévisées :

Les chroniques du jeune Indiana Jones

Longs métrages :

Sam & moi	1991
Camilla	1994
Fire	1995
Earth	1998
Bollywood/Hollywood	2002
Republic of love	2003
Water	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

CinéLive n° 104

Fiches du cinéma n° 1836/1837